

La faculté de médecine de Louvain en 1925

En vieillissant, les hommes deviennent aisément des « *laudatores temporis acti* » et jugent les anciens avec une bienveillance qu'ils ne manifestent guère à l'égard de leurs contemporains. Tout compte fait cependant, c'est l'appréciation que nous portons sur nos prédécesseurs qui est la plus exacte et la plus sereine. A mesure que passent les années, les faiblesses et les petits travers s'estompent, les griefs sont oubliés. On ne se souvient plus que des traits dominants de la physionomie des personnages.

Avec le recul du temps la faculté de médecine de Louvain qu'ont connue ceux qui furent promus docteurs vers 1925 fait indiscutablement grande figure. Elle comptait en effet une proportion exceptionnelle d'hommes de premier plan. Ce sont les membres de cette « grande faculté » que je me propose d'évoquer.

Il y a rue des Récollets à Louvain un curieux édifice à prétention de style gothique que du dehors on prendrait volontiers pour la chapelle de quelque couvent. Il abrite aujourd'hui une bibliothèque et des salles réservées aux internes et assistants des cliniques de la Voer des Capucins. Il y a vingt cinq ans c'était l'amphithéâtre d'anatomie.

Sur des gradins raides, que l'on atteignait par des sortes d'échelles de meunier, étaient installées des banquettes étroites et dures. Les étudiants éprouvaient de sérieuses difficultés pour y trouver une position adéquate à la prise de notes.

Un bruyant chahut accompagnait l'escalade de ce juchoir par les étudiants. Quand il était apaisé, le Professeur Nélis faisait son entrée dans l'hémicycle.

Ce que l'on voyait d'abord c'était une vaste blouse blanche. Du col généralement relevé émergeait une fine tête que surmontait une calote de sacristain. Un large front qu'encadraient deux mèches de cheveux noirs séparées par une raie strictement médiane, des yeux un peu bridés, un nez fin, une bouche large dont les lèvres épaisses et glabres semblaient sucer encore le gros cigare qu'elles venaient d'abandonner, telles étaient les dominantes de ce visage si caractéristique qu'après plus de trente ans j'en peux encore dessiner les traits de mémoire. De dessous la blouse



Mr Nélis

émergeaient des croquenots de terrassier à demi recouverts par d'élégantes guêtres de drap gris.

Les leçons d'anatomie du professeur Nélis étaient une merveille de clarté. Sous sa conduite l'étudiant parvenait sans difficultés à s'orienter dans le dédale compliqué des descriptions anatomiques. Son talent de dessinateur était médiocre et il l'avouait avec humour. Néanmoins les schémas qu'il traçait au tableau d'une main hésitante étaient suffisamment expressifs pour éclairer le détail qu'ils devaient représenter.

Brugeois très attaché à sa cité, dont il portait les armes sur sa cravate, et très épris de culture flamande, il maniait la langue française avec beaucoup d'aisance.

A la table d'examen il se montrait aimable et plein de bon sens. Commençant l'interrogatoire par des questions se rapportant à des notions essentielles il réservait les « colles » aux candidats qui manifestaient un savoir exceptionnel et briguaient les hauts grades.

A tous ceux qui eurent le bonheur de suivre ses leçons le professeur Nélis a laissé le souvenir d'un maître compréhensif et bon et d'un excellent pédagogue.

La vaste auditoire de l'Institut de physiologie de la rue des Doyens possède toutes les qualités qui faisaient défaut à son congénère de la rue des Récollets. Sans prétentions architecturales il est vaste et pourvu de sièges aussi confortables qu'on peut le souhaiter pour un local scolaire. N'a-t-on point muni la paroi qui sert de dossier aux banquettes d'une barre destinée à soutenir l'ensellure lombaire des étudiants !

Moins heureux que l'auditoire dans lequel il professait, Monsieur Noyons n'avait point reçu en don les talents didactiques de son collègue Nélis. De nationalité hollandaise il possédait mal le français si bien que pour ses auditeurs aux difficultés du sujet exposé s'ajoutaient souvent celles d'un langage confus. Il avait la spécialité des lapsus amusants. Ne créa-t-il pas un jour les cellules « basiphiles » ?



Mr Noyons

S'il était médiocre orateur, Monsieur Noyons était par contre un physiologiste éminent. Ses travaux scientifiques sont abondants et de qualité. Il avait le sens de la mécanique et innombrables sont les appareils qu'il a imaginés et construits pour l'étude des phénomènes physiologiques. Il fut l'initiateur de l'électrocardiologie à Louvain. Il a formé d'excellents élèves

dont plusieurs occupent avec éclat des chaires universitaires. Il adorait l'institut qu'il avait créé à Louvain et c'est avec un serrement de cœur qu'il se résigna à l'abandonner pour retourner dans son pays natal prendre possession de la chaire de son illustre maître Zwaardemaker.

Sous une crinière léonine Monsieur Noyons avait une bonne face ronde un peu poupine. Il était sensible et un brin sentimental. Lorsqu'il adressait un speech aux étudiants, il lui arrivait d'être ému au point de ne pouvoir retenir ses larmes. Il avait aussi le tempérament vif et parfois énervé par quelque espièglerie, il entrait dans une colère terrible. Ne trouvant plus ses mots pour tancer les coupables, il rassemblait avec brusquerie ses feuillets et quittait l'auditoire en claquant la porte.

Monsieur Malengreau donnait lui aussi ses leçons de chimie biologique rue des Doyens. Mince, vêtu de manière impeccable, il en imposait par son



Mr Malengreau

allure aristocratique. Il faisait figure du grand seigneur qui trouve dans la recherche scientifique un aimable passe-temps. Chargé de l'enseignement d'une manière ardue et abstraite, il réussissait à exposer d'une façon lumineuse les questions les plus compliquées. Il sut intéresser les étudiants à une science qui devait devenir le fondement de la médecine.

Monsieur Havet était un Tournaisien au caractère affable et enjoué. On le voyait déambuler dans les rues de Louvain d'un pas guilleret, en faisant de grands moulinets avec sa canne. Parfois en passant devant une austère demeure, il pressait le bouton de la sonnette de la pointe de son bâton et s'en allait hilare en pensant à la tête que ferait la servante n'apercevant à l'horizon qu'un respectable bourgeois au lieu du garnement attendu.

Il était fort pieux et les préoccupations d'ordre religieux avaient supplanté chez lui depuis longtemps, disait-on, la passion de l'histologie et de l'embryologie. La suite des événements a prouvé le bien-fondé de ces rumeurs. Emule de l'illustre Sténon, qui découvrit entr'autres le canal excréteur de la parotide et qui d'anatomiste devint vicaire apostolique des régions nordiques, Monsieur Havet reçut un jour l'ordination sacerdotale et fut sacré évêque clandestinement en vue d'une mission secrète qu'il ne put d'ailleurs remplir.

Son enseignement, assez rudimentaire à la vérité, était clair et très suffisant pour des gens qui n'avaient point dessein de consacrer leur vie à l'étude des tissus et de leurs altérations pathologiques.

Parmi les maîtres qui enseignaient en premier doctorat, une figure domine toutes les autres, le professeur Manille Ide.

Grand et solide, il portait sur des épaules carrées une tête puissante. Son vaste crâne chauve était entouré d'une couronne de cheveux blancs à la mode franciscaine. Le nez, qui formait avec le front un angle à peine marqué, était chaussé d'un lorgnon. La lèvre supérieure était ornée d'une petite moustache à deux pointes tandis que l'inférieure un rien proéminente donnait au facies une expression un peu blasée. Une fine barbiche pointée vers l'avant ajoutait une derrière touche caractéristique à ce masque inoubliable.

Monsieur Ide arrivait à l'Institut de physiologie, où il donnait ses leçons de pathologie générale et de thérapeutique, coiffé d'un chapeau melon et juché sur une antique bécane au cadre à demi rouillé et pourvu d'une préhistorique lampe à pétrole. Il avait un parler très personnel : son

français était assaisonné d'une pointe d'accent marollien qui n'était pas déplaisante.

Cet homme, qui avait consacré tout son temps à la recherche scientifique et publié de remarquables travaux de pharmacodynamie, en était arrivé à un degré extrême de scepticisme. N'affirmait-il pas que la liste des médicaments vraiment efficaces pouvait être inscrite sur l'ongle du pouce ?



Mr Ide

Des générations de médecins ont été marquées par son esprit critique et ont appris de lui à n'accepter qu'avec circonspection les nouveautés, surtout quand elles sont lancées à grands frais de réclame. Qu'eut-il dit s'il avait assisté au raz de marée des spécialités pharmaceutiques qui à l'heure actuelle submerge le corps médical ?

La laboratoire du professeur Ide était fort fréquenté et bon nombre des professeurs de la faculté de médecine de Louvain y ont été formés.

En 1925, Monsieur Maldague portait de grosses moustaches tombantes à la gauloise qui barraient sa face ronde, vultueuse. Ses yeux, légèrement exorbités, posaient sur vous à travers le binocle un regard fixe, énigmatique et quelque peu inquiétant.



Mr Maldaque

Cet Ardennais était infatigable. De l'aube à la nuit, il circulait dans sa petite voiture Renault au curieux capot fuyant, dépourvu de radiateur. Dès sept heures du matin à l'Institut de la rue des Récollets, il commençait son cours de pathologie interne qui durait deux heures. Il enseignait la propédeutique et en surveillait les exercices pratiques. A l'hôpital il était titulaire du service de pédiatrie et faisait aux étudiants les leçons cliniques de cette spécialité. Il avait la haute main sur la colonie d'enfants d'Herent. Je ne sais plus quelles autres fonctions il exerçait encore.

Monsieur Maldaque était un précis de pathologie ambulante. Il connaissait jusque dans leurs détails les affections les plus rares. Examinait-il un malade ? Il procédait suivant une méthode rigide, n'omettant aucun des rites prescrits par les bons auteurs. Quand il en arrivait à la discussion du diagnostic, on avait l'impression qu'une page de traité apparaissait devant ses yeux et qu'il la lisait sans en passer une ligne. Pédiatre il apportait dans l'établissement du régime des nourrissons une minutie et un souci du détail qui affolaient les mamans obligées de se conformer à des prescriptions aussi strictes.

A l'examen il posait d'abord une question générale et n'interrompait l'étudiant que si au cours de son exposé celui-ci oubliait l'un ou l'autre détail. On racontait qu'il n'avait pas toujours été aussi bienveillant et qu'une explication assez brutale, qu'il avait eue avec le neveu d'un illustre chanoine, avait exercé une influence heureuse sur son comportement vis-à-vis des récipiendaires !

Les leçons de pathologie chirurgicale étaient données par Monsieur De Mees l'après-midi. Les auditeurs plongés dans la demi-somnolence de la période post-prandiale subissaient passivement de longues énumérations de symptômes, de diagnostics, de traitements. Sans doute pour permettre aux étudiants de jouir en paix du charme de ces heures reposantes, des feuillets autographiés avaient été publiés qui avaient pour titre : « Résumé de notions élémentaires servant d'introduction au cours de pathologie chirurgicale ». Quand à l'examen Monsieur De Mees exigeait qu'on lui cite la liste complète des symptômes d'une maladie ou des thérapeutiques que depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours on lui avait opposées, on se prenait à penser que le titre du bouquin était sigülièrement fallacieux.

Beaucoup plus vivantes étaient les leçons de petite chirurgie, agrémentées de démonstrations pour lesquelles les convalescents du service de chirurgie de l'Hôpital Saint Pierre servaient de mannequins plus ou moins bénévoles. Monsieur De Mees traitait parfois ceux-ci avec quelque brutalité. Un jour qu'il exposait les accidents de la chloroformisation, ne le vit-on pas avec stupeur enfoncer sans sourciller dans la langue d'un pauvre diable, qui ne s'attendait pas à pareil traitement, les griffes d'une pince tire-langue ?

Monsieur Bruynoghe était estimé et... quelque peu craint. Durant ses leçons nul n'aurait osé remuer bras ni patte car on savait que la moindre incartade vaudrait au coupable, au jour du règlement des comptes, un interrogatoire particulièrement fouillé sur la question qui était exposée lors de la faute. Ce cas mis à part, Monsieur Bruynoghe faisait oublier à l'examen sa sévérité de l'année et ne « busait » que les cancre qui avaient surabondamment fait la preuve de leur ignorance.

Il était considéré à juste titre comme un chercheur opiniâtre et d'une probité scientifique absolue. Les étudiants qui fréquentaient son laboratoire savaient que tous leurs travaux seraient contrôlés par lui point par point. Ils savaient aussi qu'aux concours universitaires leurs mémoires seraient défendus par leur patron avec véhémence si c'était nécessaire. Aussi ceux qui aspiraient à faire une carrière scientifique s'efforçaient-ils d'être admis à travailler sous sa direction. L'Institut de bactériologie de Louvain a été une pépinière de lauréats des concours universitaires.

A côté de la bactériologie et de l'hygiène, Monsieur Bruynoghe s'était vu imposer le cours d'anatomie pathologique. Il ne semblait lui porter qu'un intérêt fort limité et faisait sa leçon le samedi en fin de matinée devant un public, faut-il le dire, très clairsemé.

En troisième doctorat on retrouvait encore Monsieur Bruynoghe pour le cours de médecine légale. Sa grande expérience de la pathologie criminelle et la richesse de ses souvenirs personnels rendaient ces leçons particulièrement captivantes.

Auteur de travaux scientifiques nombreux et de haute valeur, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine, membre du conseil d'administration de l'Ecole de médecine tropicale, chargé de missions fort importantes au Congo, Monsieur Bruynoghe a grandement fait honneur à l'Université et en toutes circonstances il a vaillamment soutenu les étudiants de Louvain.



Mr Van den Wildenberg

Monsieur Van den Wildenberg était un chirurgien et il n'était que cela mais quel chirurgien. Les interventions qui relèvent du domaine de l'oto-rhino-laryngologie ne constituent pas un spectacle particulièrement

attrayant. Le sang y ruisselle en abondance et la violence y a plus de place que la délicatesse. La gouge et le maillet jouent là un rôle de premier plan. Après avoir vu Monsieur Van den Wildenberg tailler, taper, tirailler, en se barbouillant de sang, on se demandait ce qui pourrait bien rester du visage du patient après l'intervention. Quand on revoyait celui-ci quelques semaines plus tard débarrassé de son bec de lièvre ou de son goitre et marqué d'une cicatrice à peine perceptible on ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration pour l'audace et l'adresse d'un tel opérateur. C'était regrettable que la clarté de ses leçons ne fut pas toujours à la hauteur de son habileté chirurgicale.



Mr Vanderstraeten

Le professeur Anatole Vanderstraeten avait fait une longue carrière au Service de Santé de l'armée. Il en avait gardé une prestance de vieux colonel. Il donnait ses leçons engoncé dans une longue blouse, boutonnée

jusqu'aux oreilles et rigide comme un tuyau de poêle. Cet ancien militaire manquait d'autorité et ne parvenait pas à empêcher qu'un chahut permanent régnât dans son auditoire. C'était grand dommage car il s'efforçait de rendre ses cliniques intéressantes et se gardait d'encombrer la cervelle des étudiants de notions qui, étant du domaine strict de la spécialité, offrent peu d'intérêt pour le médecin praticien. Très tolérant vis-à-vis des étudiants, qui abusaient de sa bienveillance, il se vengeait de leurs mauvais procédés sur son interne qu'il malmenait sans pitié !



Mr Morelle

Le professeur Aimé Morelle était un excellent dermatologue. Il s'efforçait d'inculquer aux étudiants les notions élémentaires et pratiques de sa spécialité. C'est notamment dans son service qu'ils apprenaient à faire correctement les injections intra-veineuses. Modeste et peu expansif, il n'était bien connu que de ses internes qui trouvaient en lui un maître érudit et bon.

Décidé à me consacrer à l'exercice d'une spécialité, je me sentais peu attiré par le cours de stomatologie que donnait Monsieur Van Mosuenck. Je n'assistai guère qu'à la première leçon de l'année. Encore le désir de crayonner la tête du professeur fut-il, plus que celui de prendre contact avec cette branche de la médecine, le motif de cette unique présence. Le professeur Van Mosuenck eut la gentillesse de ne point me tenir rigueur de mon absentéisme et... de ma connaissance fort rudimentaire de son art !

La psychiatrie est une science tout à fait à part qui a peu de points communs avec les autres disciplines de la médecine. Elle déconcerte les étudiants. Monsieur d'Hollander faisait de son mieux pour les aider à se débrouiller dans un fouillis d'affections étranges dont l'identification repose sur des procédés d'exploration entièrement différents de ceux que le médecin utilise d'ordinaire... L'interrogatoire qu'il faisait subir à de pauvres êtres au facies hagard ou stupide ne laissait pas de nous surprendre par ses imprévus.

Le souvenir le plus précis que j'ai gardé des leçons cliniques de psychiatrie est celui de l'admirable salle remplie de délicieux bibelots anciens dans laquelle elles étaient données à l'antique asile des Sœurs Noires rue des Moutons.

S'il me fallait représenter dans un triptyque les figures les plus hautes en couleur de la faculté de 1925, je peindrais Monsieur Nélis au centre, Monsieur Ide occuperait l'un des volets mais le troisième serait réservé au professeur Rufin Schockaert.

Cet ancien séminariste qui avait troqué la soutane contre la blouse de l'accoucheur allait à une candeur un peu naïve une habileté manuelle qui tenait du prodige et un don étonnant de la poésie.

Son accoutrement était d'un autre âge. Il fut sans doute le dernier Belge à arborer une redingote taillée dans un tissu de fantaisie. Très fier de sa somptueuse limousine, dont il usait pour se rendre en consultation hors ville, il se déplaçait intra muros sur un antique vélo qui, comme pièce de musée, n'avait rien à envier à celui de Monsieur Ide.

Ses leçons étaient pleines de vie et de pittoresque. Elles étaient émaillées d'anecdotes souvent un tantinet grivoises car ce pur flamand avait l'esprit gaulois et ne pouvait résister au plaisir de faire sourire ses auditeurs et... rougir ses auditrices.

Au cours d'obstétrique il jonglait avec une poupée informe qui représentait le fœtus ou mimait sur son propre abdomen les manœuvres de l'accouchement.

Accoucheur virtuose, il opérait aussi d'une manière brillante et rapide. « Tant de minutes, tant de secondes. J'ai battu mon propre record ». Que de fois n'avons nous pas entendu ces paroles à la fin d'une hystérectomie éclair ! La « rachi » était son anesthésie préférée - et celle de Sœur Lucienne. La pose de l'aiguille dans le canal rachidien effectuée par Rufin Schockaert évoquait l'estocade du toréador.

Son violon d'Ingres était la poésie. Avec une égale aisance il vous tournait une pièce de vers en son flamand maternel, en un français élégant ou en un latin très valable.



Mr Schockaert

Monsieur Lemaire était imposant et... intimidant !

Sa haute taille, sa large carrure, sa démarche lente et un peu pesante dénotaient une force puissante, calme et sûre d'elle même. Sa physionomie avait quelque chose d'austère qu'atténuait un regard très doux. C'était un timide qui se défendait en se donnant un air sévère.

Clinicien de grande classe il arrivait au diagnostic comme par une sorte d'intuition. A l'inverse de Monsieur Maldague qui s'acheminait vers le but pas à pas, n'omettant rien des rites prescrits par les bons auteurs Monsieur Lemaire semblait y atteindre d'emblée en posant quelques questions et en se livrant à un examen sommaire. Il ne lui restait plus qu'à parfaire la mise au point du cas par les analyses indispensables. Il était aux antipodes des internistes à la mode américaine qui, parfois sans même examiner le malade, réclament d'office une longue série d'analyses et tirent le diagnostic de la somme des résultats.

Ses leçons étaient une école de sens clinique et de bon sens. Il avait la voix sourde et un peu voilée mais quand il abordait une question qui le passionnait, il s'animait et se révélait alors enseigneur de grande classe. Je me souviens de l'appréciation formulée par Charles Oberling, aujourd'hui



Mr Lemaire

titulaire de la chaire de Claude Bernard au collège de France, après une leçon que Monsieur Lemaire avait faite sur les sensibilités viscérales dans le grand auditoire de la faculté de médecine de Paris. « Quel bonheur vous avez, me disait-il, d'avoir à Louvain des professeurs d'une telle valeur ».

Homme de science autant que clinicien, il a abordé l'étude de multiples problèmes de pathologie. Faut-il rappeler ses travaux sur la ligature de l'artère splénique dans la thrombopénie essentielle, sur les sensibilités viscérales, sur le traitement de l'anémie pernicieuse ?

Médecin excellent, il était dans toute l'acception du terme un « homme ». Que de fois au cours de ses cliniques ne l'avons-nous pas entendu nous donner des leçons de haute moralité. Faut-il dès lors s'étonner si devenus médecins ses élèves recouraient à ses avis et à son aide quand ils se trouvaient dans des difficultés graves ?

Il me reste à tracer le portrait de celui qui tout récemment nous a quittés, le professeur Georges Debaisieux.

Au moment d'écrire ces lignes je me sens saisi par l'émotion. De tous mes maîtres de Louvain c'est celui que j'ai le plus admiré et le plus aimé. Au cours des dernières années je l'ai beaucoup fréquenté au comité de l'Union nationale des Officiers médecins de réserve dont il était le président. Il voulait bien m'honorer de son amitié et j'ai appris à le connaître mieux encore.



Mr G. Debaisieux

Aux étudiants des années qui suivirent la première guerre mondiale le professeur Debaisieux apparaissait auréolé de la gloire du soldat qui s'était comporté bravement dans les combats et du chirurgien de cette prestigieuse « Ambulance de l'Océan » qui avait compté la Reine Elisabeth au nombre de ses infirmières.

Si grand chirurgien qu'il fut, quand on pense au professeur Debaisieux c'est l'homme que l'on voit d'abord surgir devant soi.

Il est dans la langue anglaise un vocable qui a une signification différente de celle du mot français dont il dérive. Il désigne en effet un homme éminent non seulement par sa naissance mais aussi par la correction et l'élégance de son comportement, la finesse de son esprit et la délicatesse de ses sentiments. Un gentleman, un parfait gentleman, tel fut Georges Debaisieux.

Droit et mince, toujours élégant aussi bien en blouse blanche qu'en vêtement de ville ou de cérémonie, il avait dans ses allures quelque chose de militaire. Son beau visage aux traits nets et racés était volontiers souriant. Les yeux abrités sous d'épais sourcils broussailleux avaient un regard franc et bon. Ses mains longues et fines, dont il était justement fier, étaient habiles aux travaux les plus variés.

Opérateur prestigieux il menait ses interventions comme un grand artiste exécute une belle œuvre. Il effectuait son travail sans brusquerie, avec des gestes précis et surs, si bien que faites par lui les opérations les plus mutilantes perdaient leur caractère hideux.

Bon médecin autant qu'adroit chirurgien, il possédait une sûreté de diagnostic qui faisait l'admiration de ses collègues. Il examinait les malades avec une douceur et une délicatesse qui lui méritaient dès le premier contact leur sympathie et leur confiance. La légèreté de ses doigts lorsqu'il palpait un organe remplissait d'étonnement les patients qui pour la plupart avaient fait l'expérience de manipulations plus rudes.

Professeur il savait enlever une leçon avec un brio qui faisait de lui l'un des maîtres les plus étincelants que l'on put écouter. Il illustrait son exposé avec d'admirables croquis que l'on voyait se former sur le tableau noir ligne par ligne comme dans un dessin animé.

Fils d'un des initiateurs de la chirurgie moderne en Belgique, le professeur Georges Debaisieux a su non seulement porter avec aisance un nom glorieux, il en a encore accru l'éclat.

Il m'est doux de penser que le bonheur m'est échu de procurer à ce maître aimé la dernière joie de sa vie. Au lendemain de la suprême visite que lui fit la Reine Elisabeth, huit jours avant sa mort, à la tête d'une délégation d'officiers médecins des armées alliées, je pus lui remettre les insignes de la dignité de grand officier de l'Ordre de Léopold Deux à laquelle le Roi venait de l'élever.

J'ai passé en revue les maîtres qui m'ont formé. J'ai essayé d'évoquer leur visage. J'ai dit leurs mérites et j'ai rappelé certains traits plaisants de leur personnalité. Au demeurant c'est un hommage que je rends à des hommes dont les talents furent divers et inégales les qualités professorales mais qui tous furent des modèles de probité médicale et s'efforcèrent d'inculquer à leur élèves le sens de la dignité de leur profession.

Dr. Adolphe Dupont.
professeur à la Faculté de Médecine.